



La recherche fondamentale de terrain : une troisième voie

Yves Clot

► **To cite this version:**

Yves Clot. La recherche fondamentale de terrain : une troisième voie. Éducation permanente, Arcueil : Éducation permanente, 2008, La formation et la recherche, pp. 67-77. hal-02289436

HAL Id: hal-02289436

<https://hal-cnam.archives-ouvertes.fr/hal-02289436>

Submitted on 16 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La recherche fondamentale de terrain : une troisième voie

Comment différenciez-vous la clinique de l'activité de la recherche-action ? Quelles en sont les proximités ? Qu'entendez-vous par « recherche fondamentale de terrain » ? Comment situez-vous ce modèle par rapport à d'autres ?

La clinique de l'activité peut se pratiquer sans faire de recherche, au sens académique ou institutionnel du terme. Comme intervention réalisée à la demande des professionnels d'un milieu, c'est la mise en place de cadres dialogiques afin qu'ils développent une activité nouvelle sur leurs activités antérieures, qui affecte leur situation de travail et touche leur métier – en entendant par métier non seulement le geste professionnel situé, mais aussi le « genre professionnel », c'est-à-dire l'histoire collective transpersonnelle, ce qui traverse chacun, chacun pouvant se sentir comptable d'une histoire dont il n'est pas propriétaire mais à laquelle il contribue.

Mais ce n'est pas tout : le métier, c'est aussi la prescription, la formulation de la tâche, la mission confiée, la définition des finalités de la profession, ou encore la conception des artéfacts. En parlant du développement du pouvoir d'agir sur les métiers, je cherche à explorer la possibilité, pour les professionnels, non seulement de faire ce qui est à faire mais de produire leur métier. Il y a une responsabilité particulière dans l'acte de prise en charge de la conception continuée de son métier à tous les niveaux où il existe. Du coup, en clinique de l'activité, la dispute professionnelle dans le collectif n'a pas vocation à rester prisonnière des frontières du collectif concerné. Elle est le moyen d'agir sur les quatre dimensions du métier : l'impersonnel, le transpersonnel, l'interpersonnel et le personnel. On peut donc dire que notre objectif est de développer le pouvoir d'agir des professionnels sur leur métier, à condition de décliner le métier à ces

Yves Clot, professeur titulaire de la chaire de psychologie du travail au Conservatoire national des arts et métiers, directeur du Centre de recherche sur le travail et le développement – EA 4132 (yves.clot@cnam.fr).

Propos recueillis par Guy Jobert et mis en forme par Madeleine Maillebois-Chatteur.

quatre niveaux. L'action n'est pas simplement action sur son milieu professionnel local, car les professionnels sont aussi comptables de ce que l'on pourrait appeler le mouvement d'institution du métier, jusque dans ce qu'il a de plus impersonnel. Cet engagement abandonné, la santé est en danger, en tout cas mal protégée. Car c'est l'initiative de re-liaison incessante entre ces quatre registres qui est source de santé.

Ce travail est encore possible, heureusement – même s'il est contrarié – sans faire de recherche et même sans faire de clinique de l'activité. Nos interventions visent seulement à le seconder. Peut-être est-il important de ne pas mêler la recherche à tout, par respect pour la pratique qui peut avoir d'autres objectifs que la connaissance. Cela ne signifie pas que, pour faire de la clinique de l'activité, on peut s'affranchir des connaissances nécessaires, ou encore qu'on peut se passer de penser par soi-même et avec d'autres. Le psychologue du travail qui fait de la clinique de l'activité est confronté à des situations difficiles. Il doit travailler avec des instruments, parmi lesquels les concepts sont aussi importants que le collectif de travail dans lequel il peut mettre en discussion ses « manières de faire ». Cela suppose de l'expérience, du « métier ». Mais ce n'est pas forcément de la recherche. Disons que, sous cet angle, c'est un peu comme en ergonomie, c'est de l'intervention, dans laquelle des résultats de la recherche sont mobilisés comme moyens d'agir et de penser. On « cherche » bien à ce moment-là, heureusement, mais ce que l'on cherche, c'est à trouver les chemins de l'action transformatrice. Cela relève de l'art du métier en acte.

A partir de quel moment la clinique de l'activité se situe-t-elle sur le versant de la recherche ?

Le chaînon qui relie intervention et recherche, c'est le développement possible ou impossible de cette action transformatrice, celle des travailleurs engagés dans le travail avec nous ou encore la nôtre. Elle était travail en cours sur le terrain du métier lui-même, mouvement d'institution de quelque chose de nouveau. Pour ce faire, l'intervenant a dû pouvoir devenir l'instrument des professionnels eux-mêmes dans leur effort pour reprendre la main sur une situation qui leur échappe, résoudre des questions pratiques avec des réponses pratiques. C'est un métier que d'y arriver, un travail clinique plein d'obstacles à penser, mais ce n'est pas directement de la recherche. Mieux : si, à ce moment-là, la préoccupation de la connaissance l'emporte, si le savoir vient au premier plan, l'action peut en pâtir. Le risque du positivisme existe aussi sur le « terrain », là où on croit souvent en être protégé. Il parasite l'action. Bakhtine le dit joliment : « Une fixation sur sa propre extériorité peut même être fatale à l'accomplissement d'un acte qu'elle peut compromettre. Lors d'un saut difficile et hasardeux, rien n'est plus dangereux que de suivre le mouvement de ses jambes : il faut



se rassembler au-dedans et escompter ses mouvements du dedans. La première règle en sport, c'est de regarder devant soi et non de se regarder soi-même¹. » J'ai tendance à penser que la clinique est un sport original.

Par contre, ce développement de l'activité – jusque dans ses « faux-mouvements » – peut devenir un passionnant objet de recherche fondamentale. Sur le plan de la recherche, d'un point de vue vygotkien, le développement est donc à la fois objet et méthode. On ne peut pas étudier « en chambre » le développement, ses impasses, ses conflits, ses bifurcations, ses arrêts, ses reprises inattendues, son inachèvement foncier. S'occuper sur le terrain du développement sans « arrière-pensée » de recherche est donc précieux pour multiplier et tester les possibles, pousser le réel dans ses retranchements, finalement chercher les limites de l'action pour les faire reculer. Le travail conjoint avec nos interlocuteurs sur le terrain permet d'enrichir la gamme des possibilités de l'action humaine, de découvrir ce qui, jusqu'ici, était inimaginable. Là, le développement est méthode de production de résultats pratiques éventuellement impensables jusque-là. Du coup, ainsi provoqué, on peut l'étudier. Mais là, l'action de terrain change de statut pour devenir moyen d'une autre action, la recherche elle-même. Son objet est ce qui s'est passé et qu'on ne peut saisir que du point de vue d'une autre action : la production de connaissances sur le développement, qui est aussi un sport original. Il se pratique sur le terrain de l'histoire des disciplines avec ses débats d'école, ses problèmes scientifiques difficiles à résoudre eux aussi.

Cela signifie-t-il que la recherche en clinique de l'activité passe par la provocation d'un développement, objet spécifique de la recherche ?

Oui. C'est pour cela qu'on peut parler de « recherche fondamentale de terrain ». Je pense d'ailleurs qu'il n'y a de recherche fondamentale que de terrain. Ainsi, en psychologie, une recherche qui n'étudie pas la façon dont se développe l'activité humaine n'est pas une recherche fondamentale. Elle peut se prétendre objective, mais du fait qu'elle dissout son objet, elle ne l'est pas. Je suis donc plus que sceptique envers une définition de la recherche fondamentale, assimilée à la recherche expérimentale. En matière d'activité humaine, quand le devenir possible, avec tout ce qu'il a d'imprévisible, est éliminé de la démarche de recherche, le travail scientifique renonce à ce qui est fondamental, renonce à expliquer l'essentiel : comment du nouveau peut-il se produire, souvent malgré tout. Et c'est particulièrement vrai en situation professionnelle. Sans travailler patiemment à cette « explication », on peut difficilement se préparer à « comprendre » ce qui arrive en situation d'intervention. Mais ce moment d'explication du processus de développement possible ou impossible est un moment

1. M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 63.

original, comme l'est la pratique qui, par la pratique, surmonte un problème pratique. Le vécu, qui devient un moyen de vivre autre chose en situation d'intervention, au moment où il le devient, au moment où il se transforme, doit être accueilli ou même « provoqué » avec beaucoup de « compréhension » et de doigté. Mais ce n'est pas le temps de l'explication. Surtout pas. Sinon, le savoir étouffe la clinique. Ricœur, quand on lui demandait son avis sur l'opposition entre démarche compréhensive et démarche explicative, aimait dire qu'il fallait expliquer plus pour comprendre mieux. Je partage cet avis, mais cela ne signifie pas que les deux moments doivent être confondus. Il n'y a aucune antinomie définitive entre les deux, mais il y a un décalage temporel, une discordance à entretenir, une mutuelle indépendance. Le temps pour agir et le temps pour expliquer méritent d'être bien distingués pour accroître les ressources de l'un et de l'autre. La recherche fondamentale ne peut se faire que sur le terrain, car c'est là que le développement est le plus difficile à expliquer. Mais on ne peut l'expliquer qu'en prenant le temps de s'affranchir du terrain, en transformant l'action de terrain en moyen de recherche. C'est un métier à part entière. C'est cette tension que la notion de « recherche-action » rend mal à mon avis. Je pense à ce qu'écrivent par exemple J. Dubost et A. Levy. Ils semblent hésiter. Les temporalités que je viens de distinguer sont bien repérées par eux. Mais, pour autant, connaissance et actions restent indissociables, il n'y a pas de solution de continuité².

N'y a-t-il pas un jeu sur le mot « fondamental » ? Au sens premier, le terme désigne ce qui est au fondement. Mais il a un autre sens dans l'organisation sociale de la recherche, notamment celui de différencier la recherche fondamentale et la recherche appliquée. Aussi maintiendriez-vous qu'il n'est de recherche fondamentale au sens social du mot que si elle prend en compte la question du développement ?

Je le maintiens volontiers. Je joue sur les mots parce que je les prends au sérieux. Ici, par exemple, pour formuler une critique épistémologique de l'organisation sociale de la recherche. Dans nos domaines surtout, l'une des illusions de la recherche est précisément d'imaginer un « fondamental » faisant fi du développement, alors que l'action du chercheur modifie son objet. Mais alors, ce qui reste de l'objet, amputé du développement provoqué et refoulé, n'a plus grand chose de fondamental. En « recherche appliquée », on cherche bien souvent à appliquer des connaissances produites ailleurs que dans l'action, et ce faisant, on tarit la recherche fondamentale. Je pense qu'il y a une bataille politique et scientifique à conduire afin de redéfinir ce qu'est la recherche fondamentale. Il est

2. J. Dubost et A. Levy, « Recherche-action et intervention », *Vocabulaire de psychosociologie*, Toulouse, éres, 2006, p. 392 et 410.



subalterne, selon moi, de demander à la recherche expérimentale de se serrer un peu pour laisser une petite place à la recherche-action, en acceptant ainsi une division du travail qui ruine toute perspective d'explication de ce qu'il y a de fondamental chez la femme ou chez l'homme qui travaillent : ce qu'ils font de ce qu'ils sont, ce qu'ils pourraient devenir. L'essentiel de l'œuvre de Vygotski est peut-être de lutter contre cette division du travail qui ruine la psychologie.

Vous proposez un modèle dans lequel l'action intervient dans le processus même de la recherche. L'action est fondamentale au double sens évoqué plus haut ; dans le même temps, elle doit agir sur le terrain pour construire et révéler l'objet même de la production de connaissances. Est-ce néanmoins avec la perspective d'un retour vers l'action in fine, et non pas comme une étape du processus ?

Faire de la recherche en clinique de l'activité, c'est revenir sur l'action produite pour étudier les mécanismes de développement ou d'empêchement de cette action. Dans cette « action produite », j'inclus l'activité du chercheur. Parmi les mécanismes de production de l'action chez les professionnels auprès desquels on intervient, on peut étudier une nouvelle génération d'invariants. La recherche dominante, à tort nommée fondamentale, quant à elle, vit avec l'idée qu'il faut trouver des invariants de l'action ou du sujet. Et comment trouve-t-on ces invariants ? Par abstraction, en taillant dans les singularités. Ce qu'il faut étudier, c'est ce qui reste stable dans la multitude des actions, par soustraction des différences ! Mais avec Vygotski, on peut soutenir que c'est en mouvement que le corps montre ce qu'il est réellement. C'est donc le développement de l'action, et non pas son fonctionnement, qui vient au premier plan comme objet d'investigation. L'idée prévaut que, lorsqu'on est préoccupé par le mouvement sans chercher à repérer les invariants stables de l'action, on a quitté la démarche explicative pour la démarche compréhensive, en basculant du côté du sens, du vécu. Car le mouvement est rétif à la généralisation. Et comme « il n'y a de science que du général », si l'on suit Aristote, s'intéresser au mouvement, c'est donc quitter la science. Le tour est joué. Or on peut montrer qu'il y a aussi des régularités dans le développement, et pas seulement dans le fonctionnement. On peut soutenir le paradoxe qu'il y a des invariants du développement. La production du nouveau, pour être imprédictible, n'est pas inexplicable.

Ce qui change ou se répète pour ne pas changer dans l'activité des hommes, en particulier au travail, mérite bien le respect scientifique. La question scientifique majeure est bien d'essayer, premièrement, de comprendre comment se produit le « nouveau », ou plutôt pourquoi il ne parvient que si difficilement et si rarement à se produire ; les échecs sont nombreux et il est important d'en comprendre les raisons. Deuxièmement, toute nouveauté n'étant pas création, tout changement n'étant pas progrès, il y a aussi des créations morbides qui méri-

tent bien un peu d'attention. Les pathologies professionnelles sont souvent les seuls moyens qui restent aux sujets concernés pour s'affranchir des conflits insolubles auxquels ils doivent se mesurer. Il faut leur reconnaître le statut de création sans pour autant oublier que ce sont aussi des « faux pas » du développement, l'activité se trouvant confisquée par la maladie. Voilà un problème général qui a ses « invariants ». L'explication de ces processus psychologiques est très différente de la description des états morbides pour laquelle se passionne une trop grande partie de la recherche.

Si l'objet scientifique, ce sont les conditions et les modalités qui permettent que du nouveau puisse se produire (autrement dit les conditions qui rendent possible le mouvement), alors la question des invariants se pose autrement. Je ne perds pas de vue que la généralisation est la condition de l'activité scientifique. Il faut donc s'intéresser à « des invariants de nouvelles générations », des invariants de la transformation de l'action. Le terme « invariant » n'est pas gênant s'il désigne des processus généraux de fonctionnement du développement : comment, en général, le singulier survient-il et se métamorphose-t-il ? Comment l'action se transforme-t-elle dans l'activité ? Nous travaillons sur ce point : passer de l'étude des fonctionnements de l'action à celle des fonctionnements du développement de l'action. Chez Vygotski, il n'est question que de ce souci, qui s'oppose à l'élimination du singulier pour saisir le général. Le général se répète dans le singulier, il s'y reproduit dans des mouvements de développement propres à chacun, que chacun « refait » sans que jamais ils puissent lui appartenir complètement. Là se trouvent des invariants de la transformation de l'activité sociale en activité psychologique, un développement du « contact social avec soi-même » qui ne laisse jamais le social indemne. Interdits, ces mouvements deviennent dangereux pour la santé. J'ai toujours en tête cette belle phrase de Deleuze : « Si les oppressions sont si terribles, c'est parce qu'elles empêchent des mouvements et non parce qu'elles offensent l'éternel³. » La meilleure façon de lutter contre l'oppression, c'est donc de restaurer du mouvement, et non pas de s'en plaindre, même s'il faut savoir la regarder en face. S'entêter à restaurer du mouvement dans l'oppression, contre l'oppression, en restaurant le pouvoir d'agir de sujets : c'est un acte politique au service d'un acte scientifique et inversement. Cet entêtement ne confond pas les deux. Il transite plutôt par un effort de renouvellement du métier de chercheur dans les institutions de recherche.

Quand vous dites production du « nouveau », s'agit-il du nouveau dans l'activité ?

Il y a une grande diversité possible en la matière. C'est du nouveau – ou l'absence de nouveau – dans le métier d'abord, ce qui impose de comprendre

3. G. Deleuze, *Pourparlers*, Paris, Editions de Minuit, 1990, p. 166.



comment un métier peut mourir. On peut imaginer sans peine une mort en provenance de l'organisation du travail ou de décideurs en mal de rentabilité. Mais un métier s'éteint parfois aussi parce que des professionnels se protègent derrière leur activité sans se sentir comptables du développement impersonnel de la tâche, de son renouvellement au regard des demandes sociales. Une discordance destructrice délie alors les quatre instances du métier. Une nécrose générique prépare souvent l'étouffement par en haut. Mais ce peut être l'inverse : il existe aussi des rénovations professionnelles qui viennent précisément du haut, l'impersonnel précédant alors la construction du métier. C'est heureux. Il n'y a pas de raison de principe de jeter l'opprobre sur la conception de nouvelles tâches ou de nouvelles missions en réponse à des demandes sociales nouvelles. Il y a aussi des métiers qui renaissent, et même qui émergent d'un conflit entre des demandes sociales antagonistes. Une histoire serait à faire. Le développement du « nouveau » dans le métier est donc polycentrique.

Mais, justement, on remarquera que, quels qu'en soient les protagonistes, il y va toujours d'une activité humaine collective de création, de récréation, ou d'une « passivité » dont les raisons sont à comprendre. Dans l'histoire institutionnelle d'un métier, l'institué impersonnel ou transpersonnel (la tâche ou le genre professionnel) est sous la dépendance d'une activité instituante, d'où qu'elle vienne, dont la vitalité n'est jamais acquise une fois pour toutes. Cette activité instituante et médiatisante, personnelle et interpersonnelle, doit être entretenue pour pouvoir être opposée à l'entropie de l'institué. Pour répondre à votre question, on pourrait donc dire qu'il s'agit du nouveau dans l'activité elle-même, mais aussi du nouveau que l'activité transporte dans l'institution ou l'organisation pour maintenir ces dernières au contact du réel. En retour, c'est dans cette conflictualité institutionnelle de l'organisation sociale que l'activité personnelle peut aussi trouver des ressources pour se renouveler elle-même. Et le sujet trouver des motifs d'action nouveaux. Tout se tient. Mais tout tient par l'activité.

Dans le champ de la formation, la plupart des chercheurs sont des praticiens, très souvent engagés dans la recherche à partir de questions qui leur sont posées par le terrain, et qui sont liées à des dysfonctionnements. Vous dites que l'on peut faire de la clinique de l'activité sans faire recherche, mais on ne peut pas faire de recherche sans produire le matériau dans lequel va se trouver l'objet qui nous intéresse, un matériau totalement singulier, local, non abstrait, circonstanciel... à partir duquel pourront se dégager des invariants du développement. C'est une nette différence par rapport à la recherche-action, qui s'efforce de tresser les deux dimensions dans un mouvement d'aller-retour.

Dans son ouvrage, *Refaire son métier*, Jean-Luc Roger critique la notion de « praticien réflexif » proposée par Schön en matière de recherche-action, parce

qu'elle crée, selon lui, une confusion⁴. Dès lors que le « praticien » est indistinctement « chercheur », on risque de lui confier à la fois trop de responsabilité et pas assez. Je souscris à cette critique, justement parce que je me fais une haute idée de la pratique et de la recherche. Le praticien réflexif finit par « se regarder faire » en permanence. Ce n'est pas forcément confortable pour l'action, et cela peut même devenir défensif. Cette question est difficile. Elle m'habite depuis presque trente ans, depuis ma rencontre avec I. Oddone. Aujourd'hui, il me semble qu'être « en recherche » n'est pas l'équivalent de « faire de la recherche ». Là aussi, Bakhtine est peut-être utile : « Dans les sciences humaines, l'exactitude consiste à surmonter l'altérité de ce qui est "autre" sans le transformer en quelque chose qui est "à soi"⁵. » Les professionnels sont définitivement, entre « connaisseurs », meilleurs juges que nous des limites de leur métier. Le nôtre n'est sûrement pas d'expliquer ce qu'ils font. Il consiste peut-être à leur permettre de s'expliquer avec ce qu'ils font pour qu'ils puissent éventuellement faire autrement, s'ils pensent devoir ou pouvoir le faire. Mais cela ne nous dispense pas, tout au contraire, d'expliquer comment ils s'y prennent pour développer leur activité ou comment ils s'empêchent de le faire. C'est cela qui est fondamental pour la recherche. On ne peut sûrement le comprendre que sur le vif et sûrement pas en dehors de la situation réelle. Mais on ne peut pas non plus l'expliquer en cours d'action. Tout le paradoxe est là. Il faut sans doute l'accepter : l'aller-retour dont vous parlez n'est pas direct. Il réclame un détour. C'est ce que j'appelle parfois la troisième voie entre une démarche explicative qui dissout son objet sans retour et une démarche compréhensive qui le rejoint trop vite.

Cette façon de poser les choses est en rupture avec le positivisme.

Ici, il faut essayer d'être le plus précis possible. Ce qu'A. Comte appelait lui-même le catéchisme positiviste tient dans une formule : « Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action⁶. » Ce qui peut se dire aussi ainsi : savoir pour prévoir afin d'agir. On reconnaîtra, dans cette séquence positiviste, les vertus présumées du projet, le savoir placé à l'origine de l'action, au poste de commande. Le positivisme reste très présent, y compris dans les sciences du travail, parfois même là où on ne s'attendrait pas à le trouver. En clinique de l'activité, on cherche à renverser la vapeur : agir, sans pouvoir tout prévoir afin de savoir comment se construit l'action. Si l'on parvient à en connaître quelque chose, c'est précisément parce qu'on ne peut pas tout prévoir. C'est l'action qui se trouve au poste de commande. De ce point de vue, je me sens très proche de

4. J.-L. Roger, *Refaire son métier. Essai de clinique de l'activité*, Toulouse, érès, 2007.

5. M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 392.

6. A. Comte, *Cours de philosophie positive* (1851), Paris, Anthropos, 1968.



Canguilhem ; pour agir, il faut renoncer à tout prévoir, et même accepter que l'action s'engage contre le savoir. Le problème qui se pose à l'intervenant est de lutter, dès le début de son intervention, contre ce qu'il sait déjà. S'affranchir de cette tentation est un enjeu pour le métier d'intervenant, a fortiori lorsque l'intervenant est également chercheur. Le chercheur qui sait déjà est un obstacle interne pour l'intervenant qu'il est simultanément. Ce conflit est au cœur du métier. La conquête de « l'ignorance » est la condition de possibilité de l'action au départ, comme projet et comme engagement. Cela va bien au-delà des sciences du travail, c'est un problème majeur pour toute clinique. Il faut reconnaître que c'est l'action qui est première par rapport à la connaissance : la première crée témérairement ce que l'autre aura à comprendre. D. Lecourt l'a bien vu en lisant Canguilhem : la science n'a qu'une fonction correctrice. Son travail doit rester suscité par les limitations du pouvoir d'agir, cherchant à les prévenir ou à les surmonter⁷.

C'est la fonction de la surprise dans le travail du clinicien.

Oui, encore faut-il supporter la surprise. Pour la supporter, paradoxalement, le savoir n'est pas de trop. D'une certaine manière, la science permet de prendre des risques. On retrouve cela ailleurs, par exemple dans la virtuosité, dans l'art de l'improvisation dans le champ artistique ou dans le sport. Pour improviser, il faut beaucoup de connaissances, sinon on reste prisonnier des clichés. Mais ce sont des ressources qu'on ne doit pas prendre la mauvaise habitude de placer en position de source de l'action. L'action efficace durablement prend sa source dans les étonnements que réserve toujours le réel. La pensée, ainsi provoquée, a besoin du savoir. Mais ce n'est pas le savoir qui engendre la pensée.

Vous avez développé les dimensions épistémologiques, méthodologiques et politiques de la clinique de l'activité. Peut-on évoquer la dimension éthique, qui affecte non seulement les chercheurs mais les collectifs en général, leur institution, leur activité ? N'y a-t-il pas contradiction, pour le chercheur, entre le fait de mettre en mouvement des personnes et le fait que son projet consiste à produire un objet valorisé sur une autre scène sociale ?

L'activité scientifique est simplement l'un des moyens de sortir des impasses de la vie. La science n'est qu'un moyen. Ne soyons pas distraits ou naïfs. Là encore, Canguilhem est une force de rappel : « Savoir pour savoir n'est pas plus sensé que manger pour manger ou tuer pour tuer ou rire pour rire, puisque c'est à la fois l'aveu que savoir doit avoir un sens et le refus de lui trouver un autre sens

7. D. Lecourt, *Georges Canguilhem*, Paris, PUF, 2008, p. 78-79.

que lui-même⁸. » Pour autant, si la science est un instrument, il faut le soigner, car sans instrument de qualité, on échoue à surmonter les obstacles vitaux. Le sens de l'activité n'est pas dans l'instrument mais, sans lui, le développement de cette activité est impossible.

Pour répondre à votre question, je pense en effet qu'il y a une contradiction. Simplement, que le mouvement des sujets ou des collectifs soit valorisé sur une autre scène sociale que celle où ce mouvement se situe d'habitude n'est pas pour m'inquiéter. Car c'est aussi ce qui peut leur permet – sous certaines conditions – d'exister dans une autre histoire que la leur, en instituant leur pouvoir d'agir dans et sur d'autres milieux professionnels que les leurs. De plus, eux non plus ne peuvent être naïfs. Et ils ne le sont pas. Le recul de la division sociale du travail n'est pas qu'une question de bonne volonté. Nos interlocuteurs tirent aussi des expériences que nous partageons une nouvelle capacité d'endurance dans leur milieu professionnel. Dans *Travail et pouvoir d'agir*⁹, j'ai essayé de reprendre à Spinoza un peu de son discernement : le développement du pouvoir d'agir n'est possible que grâce à un autre développement, celui du pouvoir d'être affecté, c'est-à-dire grâce à la reconquête d'une palette subjective de possibilités souvent inscouspennée, plasticité qui permet de voir autrement ce qui est réalisable dans le milieu professionnel. Il s'agit d'un pouvoir nouveau d'agir sur soi-même, d'un pouvoir de circulation d'une position à l'autre, d'un pouvoir de jouer avec soi-même qui fixe plus haut le seuil de tolérance aux empêchements. Non pour les accepter mais pour les affronter avec plus de vitalité ou d'énergie. Pour le formuler en termes vygotskiens, je dirais que le pouvoir d'être affecté grandit en même temps que le contact social avec soi-même. En restaurant les fonctions psychologiques du collectif en chacun des professionnels engagés dans l'action avec nous, quand nous y arrivons avec eux, nous développons leurs instruments d'action, en faisant reculer – au moins partiellement – les inhibitions qui l'emportaient. Si c'est un peu le cas pour nous-mêmes aussi, ce n'est pas complètement du temps perdu.

C'est un appel à la créativité ?

Etre créatif en permanence est extrêmement fatigant ! On peut le devenir au moins de temps en temps, en faisant l'expérience d'être, non pas seulement l'objet, mais le sujet d'une organisation ; en affectant cette organisation par son initiative. Il faut pouvoir faire l'expérience que c'est possible, même si on peut décider de ne pas toujours le faire. Peut-être expérimente-t-on alors que se donner la peine de vivre n'est pas si mauvais pour la santé. Meilleur en tout cas que de

8. *Ibid.*, p. 67.

9. Y. Clot, *Travail et pouvoir d'agir*, Paris, PUF, 2008.



se défendre de tout, en plaçant son énergie dans les tâches fictives où s'abîment tant d'existences professionnelles. Parvenir à faire à nouveau autorité dans son travail en ne trichant pas sur la qualité de son rapport au réel ne me paraît pas impossible. Difficile sûrement, mais pas impossible. Certes, nous sommes intoxiqués par le renoncement qui a réussi à s'infiltrer un peu partout : le « bon boulot » ne serait pas quelque chose d'intéressant. Le « cynisme » professionnel a progressé. Mais c'est un vrai poison. En nous empêchant de nous reconnaître dans ce que nous faisons, il anesthésie notre pouvoir d'agir contre les dominations. Se donner encore la peine de vivre au travail est sûrement aujourd'hui un effort qui peut paraître démesuré. Mais ce n'est pas qu'un effort. Je me rappelle l'image utilisée par P. Lévi dans *La clé à molette*. Il met en scène un dialogue professionnel entre un écrivain et un monteur en charpentes métalliques. Ce dernier, Faussonne, déclare : « Je crois que les hommes sont comme les chats, excusez-moi si j'en reviens encore aux chats, mais c'est rapport à la profession. S'ils savent pas quoi faire, s'ils ont pas de souris à attraper, ils se griffent entre eux, filent sur les toits, ou bien grimpent aux arbres et après, des fois, ils miaulent, parce qu'ils sont plus capables de descendre. Moi, je crois vraiment que pour vivre heureux, il faut forcément avoir quelque chose à faire, mais pas quelque chose de trop facile, ou bien quelque chose à désirer, mais pas un désir en l'air, quelque chose qu'un type ait l'espoir d'y arriver¹⁰. » ◆

10. P. Lévi, *La clé à molette*, Paris, 10/18, p. 179.

